

Synapses de Simon Brousseau

Ginette Michaud

Art et savoir

Numéro 260, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86892ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Michaud, G. (2017). Compte rendu de [Synapses de Simon Brousseau]. *Spirale*,(260), 71–72.

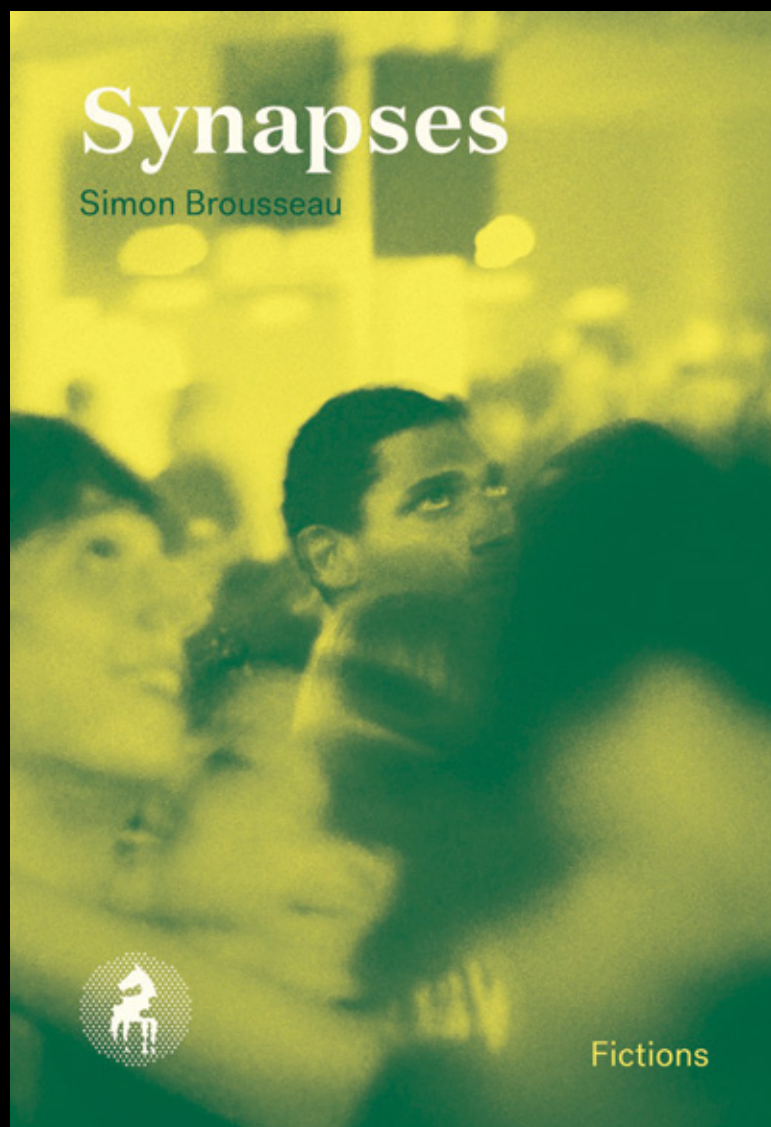
Bain de multitude

Par Ginette Michaud

SYNAPSES

de Simon Brousseau

Le Cheval d'août éditeur, 2016, 108 p.



En dépit d'un titre peu séducteur (ces «synapses» sont trop neurologiques à mon goût, alors que ces fictions sont, elles, tout imprégnées des méandres de la mémoire et du rêve) et d'une couverture un peu trop brumeuse, ce premier livre de Simon Brousseau marque un superbe coup d'envoi. Plus et mieux : *Synapses* appartient à cette catégorie des livres – rares, il va sans dire – qu'on aurait aimé, qu'on aurait voulu écrire, tant leur idée de départ est lumineuse et y trouve une forme parfaite, comme c'est le cas dans ces étonnants fragments de prose dont plusieurs sont, je n'hésite pas à le dire, tout simplement ravissants, au double sens de l'expression.

Mine de rien, ces fictions sont pourtant le fruit d'une contrainte qui, sans livrer ou surjouer de manière oulipienne sa règle (je ne me suis rendu compte de celle-ci qu'à la page 20), en structure fortement l'ensemble et lui donne son rythme, son mode de liaison/déliasion à la fois ouvert et tenu. Chaque fragment consiste en effet en une phrase longue, sinieuse, complète, à la ponctuation précise : une « période », comme on disait autrefois, toujours de la même longueur oscillant entre 11 et 14 lignes (j'ai pensé à « Circonfession » de Jacques Derrida, où la longueur et la fin de la phrase étaient déterminées aléatoirement par l'écran de son ordinateur), et presque toujours articulée en son cœur par un microévénement syntaxique qui vient la scinder ou en renverser le mouvement (« *tandis que* », « *mais toi* », « *comme si* », « *c'est parce que* » ou un simple « *et* »), créant ainsi cet effet de subtil équilibre.

Car c'est cela qui est si attirant et périlleux à la fois dans cette écriture qui n'est que commencements recommencés (comment ne pas penser à *L'amour des commencements* de Pontalis ou au *Comment c'est incessant* de Beckett ?) : la recherche de la phrase – du phrasé, plutôt – qui, une fois lancée dans son déroulé, doit se suivre sans savoir où elle atterrira (en tout cas, il s'agit d'en donner l'impression tant tout semble ici couler de source, sans effort apparent), le fil de la syntaxe devant rester parfaitement tendu – ni trop, ni trop peu – pour laisser au sujet funambule juste le temps qu'il faut pour se déployer dans un bref battement de pensée. La phrase est de fait si importante qu'elle devient – mais discrètement, sans l'afficher, ce qui est bien plus efficace encore – le réel sujet de ces fragments, de sorte qu'il est presque impossible de citer, sauf *in extenso* (autre coup de force !), un seul de ces morceaux sans toucher aussitôt à l'essentiel.

Une radiographie psychique

Je citerai donc un unique fragment, car tous sont égaux et métonymiques

de l'ensemble, chacun valant pour la totalité et refaisant en son cœur le grand paradoxe de la fin et de l'infini (« *In my beginning is my end [...] In my end is my beginning* », écrivait T.S. Eliot). Voici, au hasard (mais pourquoi ce fragment s'est-il imposé plutôt qu'un autre ?) : « *Quand tu as adopté ton chat et que tu l'as baptisé Kinski en l'honneur d'un de tes acteurs préférés, tu étais fier d'avoir trouvé un nom aussi original pour ton animal de compagnie, lui qui ressemblait tant au comédien avec son air grognon et ses grands yeux exaltés, jusqu'à ce qu'une recherche sur le web te révèle qu'il existe dans le monde des dizaines de chats qui portent le même nom, dont certains sont la copie conforme de ton Kinski, ce qui t'a fait comprendre à quel point ton sentiment d'être unique repose non seulement sur l'ignorance, mais aussi sur l'illusion que l'originalité existe, comme s'il était possible d'inventer des idées nouvelles, alors que ce sont elles qui nous inventent.* » On entend bien ici ce timbre particulier qui se méfie des grands mots et des lieux communs (nombre de fragments s'emploient à les interroger, mais sans ironiser), prompt à se défaire de ses illusions (mais sans reniements ni dénégations), à laisser tomber son petit narcissisme pour se fondre dans celui de tous, de tout un chacun – l'*Everyman* de Joyce (le narrateur parle d'ailleurs de lui comme d'un autre, avec une certaine obliquité, avec un peu de tendresse sans complaisance).

Un autre trait esthétique lie aussi ces fragments dont l'écriture, ni prose ni vers, rend les limites mouvantes : il s'agit du choix énonciatif de la deuxième personne, qui d'emblée s'adresse à la fois à celui/celle qui produit ce polylogue et au lecteur qui le reçoit en une interlocution intime. On entre ainsi dans la tête d'un « être singulier pluriel », pour emprunter au titre de Jean-Luc Nancy, d'un seul ou de plusieurs, vieux ou enfant, femme et homme, traversant toutes les temporalités, les catégories sociales, les questions les plus diverses (vie amoureuse, souvenirs d'enfance, perceptions esthétiques,

rêves, menus crimes de la pensée, crises et trivialités mêlées), passant à toute vitesse des petits faits du quotidien aux grandes questions philosophiques ou existentielles – signe même de l'intelligence établissant les connexions les plus incongrues et éclairantes, pour parler « synapse » (du grec *sunapsis*, formé de *syn* : ensemble, et de *haptein* : toucher), entre des points éloignés, au départ hétérogènes et « sans rapports ».

L'un des plaisirs les plus vifs ressentis à la lecture de *Synapses* tient à cette porosité des voix et des expériences si différentes qui y sont relatées : nous sommes bien ici dans la foule – disons plus précisément dans *Les petites foules* du titre de Christine Angot –, mais surtout dans la joie électrique de la « Multitude, solitude » de Baudelaire, ces « termes égaux et convertibles pour le poète actif et fécond ». S'« [i]l n'est pas donné à chacun de prendre un bain de multitude : jouir de la foule est un art » (« Les foules »), Simon Brousseau est bien l'héritier de cet art poétique. Renonçant à ma règle, je cite de nouveau, à partir de la césure, le dernier fragment : « [...] *comme s'il ne pouvait accepter l'étanchéité des êtres et qu'il piochait avec désespoir pour percer le secret de ta boîte crânienne, nourrissant ainsi, dans son refus d'admettre qu'il te demande l'impossible, l'espoir vain de passer ne serait-ce que cinq secondes dans ta tête* ». Une multitude d'éclats de vies minuscules apparaît puis disparaît, *Fusées* de pensées émouvantes, souvent drôles, parfois cruelles, certaines s'allumant plus longtemps, d'autres s'éteignant d'un coup pour revenir selon des intermittences imprévisibles. *Synapses* ne fait pas seulement de la mémoire son sujet : il la met en acte(s) par son dispositif même, et, quand on relira ce carnet d'instantanés dans une dizaine d'années, on y découvrira, surpris, une troublante et révélatrice image de « nous », ce pronom énigmatique entre tous. ■